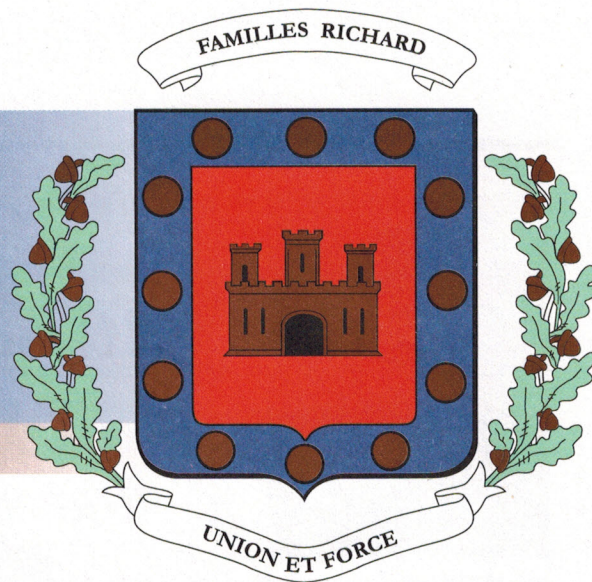


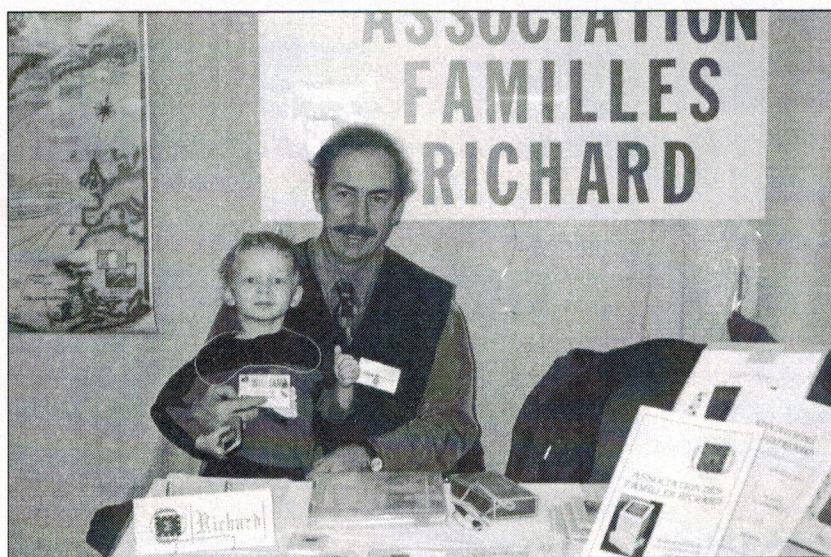
Entre Richard

Bulletin de liaison de l'Association des familles Richard



Volume 11 n° 2 de 3

Avril 2004

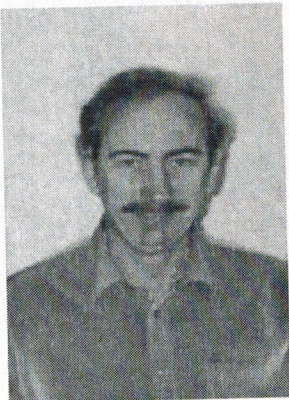


Le président discute avec un futur membre, William Richard, lors de son passage au kiosque de l'Association à Place Laurier, Québec.

*Le conseil d'administration
vous souhaite de
Joyeuses Pâques*

Sommaire

Message du président	2
Salon de généalogie.....	3
Entrevue avec	4
Il voit mal mais loin	8
Arrivées	9
La petite histoire.....	10
De l'épicerie à la mairie	16
La guitare sous toutes	18
Concours	19
Marie-Louise Richard.....	20
Le clavier Pan-Pan	22
Messages	24



Message du président

Amis Richard bonjour,

Je débute mes propos en vous transmettant les vœux de bonne année de nos amis Acadiens du Nouveau-Brunswick. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Le journal de décembre était déjà sous impression lorsque j'ai reçu leurs bons souhaits. Je tenais à vous les transmettre.

Comme vous le savez, pour la plupart, une grande fête se prépare du côté acadien au cours du mois d'août prochain en Nouvelle-Écosse. Tous les Richard du monde, de descendance acadienne ou non, sont conviés au grand rendez-vous. Tous les québécois présents au rassemblement de 1994 au Nouveau-Brunswick s'en souviennent. Je faisais partie du groupe.

J'ai eu l'agréable plaisir de rencontrer, à Québec au début de février, Camille et Thelma Richard de Moncton, au Nouveau-Brunswick. Thelma est la présidente de l'association des familles Richard de cette province. Notre rencontre nous a permis d'échanger sur différents dossiers: Congrès mondial acadien 2004; monument probable mentionnant les familles acadiennes d'origine; « Association des Richard de partout » dont le siège social est en Louisiane; rassemblement annuel de nos associations et autres. Ce déjeuner fut très agréable et nous a permis de mieux se connaître. J'ai constaté, encore une fois, la grandeur d'âme de ces Acadiens fiers de leurs origines.

Le Salon de généalogie et d'histoire de familles de Québec, tenu du 19 au 22 février 2004, a permis à notre Association beaucoup de visibilité. Je peux vous informer que notre Association a pris de l'importance au niveau de la Fédération des familles souches. Des personnes responsables m'ont fait part du dynamisme de notre Association. C'est tout à l'honneur de nous tous qui travaillons très fort depuis plusieurs années à cet objectif. Je vous mentionnerai, en particulier, la beauté de notre journal. Plusieurs associations le trouvent intéressant tant dans son contenu que dans sa présentation.

Vous prendrez connaissance dans cette parution d'une première entrevue avec des Richard. Ceci est la première d'une série qui, je l'espère, agrémentera votre lecture. Je souhaite également que cela vous donnera le goût de nous faire parvenir des articles semblables pour nos futurs journaux. Ce premier article a été fait avec les dernières filles vivantes de mon grand-père, François Richard.

Je veux que ce journal soit toujours de plus en plus agréable pour tous les membres de notre Association ainsi que pour ceux et celles qui en prennent connaissance sans en faire partie. J'ai suivi un cours pour améliorer la présentation de notre journal. Je pense que cette nouvelle présentation sera encore plus agréable à consulter.

Je me permets de vous indiquer que notre prochain rassemblement se tiendra, à **Saint-Jean-sur-Richelieu, le 12 septembre 2004**. Michel, notre vice-président, est responsable de l'organisation de

(suite p.3)

cet événement. Il est entouré d'une équipe dynamique. Je suis certain que le programme de la journée saura vous plaire. N'oubliez pas d'inscrire cette date à votre agenda.

Je profite de l'occasion pour souhaiter un prompt rétablissement à Michel qui a des problèmes de santé. Tous les membres de la grande famille Richard sont avec toi afin que tu recouvres la santé le plus rapidement possible.

Je vous souhaite une agréable fête de Pâques entouré des vos proches. Cette période marque le début du printemps. La nature se réveille à nouveau et des jours plus cléments sont à prévoir.

Richardment vôtre,

Guy Richard

Salon de généalogie et d'histoire de familles de Québec 2004

Notre Association a participé, comme je vous l'ai mentionné dans mon message, à ce salon du 19 au 22 février qui se tenait à Place Laurier.

Je tiens à remercier les bénévoles qui ont donné de leur temps à notre kiosque pour faire connaître notre Association. Merci à Cécile, notre secrétaire; André, notre trésorier; Nicole, membre; ainsi que Gisèle, membre. J'ai également été présent à ce bel événement.

La localisation de notre kiosque était meilleure que celle de l'année dernière. Nous étions plus visible pour les visiteurs du centre d'achat. L'affluence a été très satisfaisante et a répondu à nos attentes. Il est toujours agréable de rencontrer de nouveaux Richard d'un peu partout au Québec. Une famille venait même de l'Abitibi et nous la comptons parmi nous maintenant.

Nous partagions pour une deuxième année le kiosque avec la famille Thériault, représentée principalement par Camille, un acadien pure laine, Guy, le trésorier ainsi que Hélène, la secrétaire. La famille Lebel nous voisinait également bien représenté par Réjean et son épouse. Il nous a été permis d'échanger sur nos associations respectives. Il est important de savoir ce qui se passe dans les autres associations de familles.

Ce salon nous a possiblement permis de faire une percée dans la région de Portneuf où l'on retrouve des descendants de Pierre de Château-Richer. Ces nouveaux contacts nous permettront, je l'espère, d'organiser le rassemblement de 2005 dans cette belle région du Québec. Une invitation leur a été lancée officiellement.

Ce genre d'événement permet aux associations de se cotoyer. Nous sentons une plus grande complicité entre les familles. Chacune essaie de partager son expérience et de s'enrichir de celles des autres. Plusieurs associations de généalogie et d'histoire étaient présentes. Le Congrès Mondial Acadien avait une délégation sur place avec des informations pertinentes sur les sites à visiter lors de notre prochain voyage chez nos voisins de la Nouvelle-Écosse. N'oubliez pas ce rendez-vous pour ceux qui ont un intérêt à l'événement. La rencontre des Richard aura lieu du 13 au 15 août 2004.

L'Association acadienne de Québec nous a approché pour une activité conjointe qui pourrait se dérouler en janvier 2005. Il pourrait y avoir également un projet d'émission à la radio communautaire de Québec. Les projets sont à développer au cours de l'année.

*Entrevue avec
Simonne et
Marguerite Richard
Membres de notre association depuis la fondation*



J'ai le plaisir de vous présenter la première d'une série d'entrevues sur des Richard qui nous raconterons un peu de leur vécu ainsi que celui de leurs aînés.

Je débiterai la présentation de mes invités en reprenant une expression de mes amis Acadiens : **Simonne et Marguerite** à François, à Jean-Baptiste, à Jean-Baptiste, à Joseph, à Jean-Baptiste, à Jean-Baptiste, à Pierre et à Pierre.

Elles sont les 12^e et 13^e d'une famille de 13 enfants, de **François et Alma Déry** de Rivière-Ouelle, descendant de l'ancêtre Pierre de Cap-Saint-Ignace. Je préciserai que François est mon grand-père, celui-ci est décédé quelques mois seulement après ma naissance. Elles sont les deux dernières vivantes de cette génération.

Simonne et Marguerite sont nées, à Rivière-Ouelle, en 1917 et 1920. Elles ont fréquenté, dans leur jeunesse, le couvent de la paroisse destiné aux filles seulement. L'enseignement y était donné par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame.

Simonne a quitté son village natal, pour poursuivre des études, pour devenir infirmière à l'Hôpital Saint-Sacrement de Québec de 1940 à 1943. Il est important de préciser que les étudiantes demeuraient dans les locaux de l'hôpital pour la durée du cours. Elle a, par la suite, travaillé durant presque toute sa carrière à l'Hôtel-Dieu de Québec en plus de faire du service privée. Elle a pris sa retraite en 1984.

Marguerite, pour sa part, a quitté Rivière-Ouelle, quelques années plus tard, soit en 1957. Elle est revenue rejoindre sa sœur dans la grande ville de Québec. Elle a travaillé à la CSST et au Centre François Charron de 1967 à 1985 pour ensuite prendre sa retraite.

Leurs passe-temps favoris tournaient autour du tricot, de la broderie et de la couture pour **Simonne** et du tissage et du tricot pour **Marguerite**. **Simonne** était fière de dire qu'elle avait confectionné le trousseau de baptême de ses enfants.

Simonne a fait la rencontre de son mari, **Fernand Moussette** (Albert et Marie Lafontaine), en 1943, à Québec, parce qu'il était venu réparer la bicyclette de sa sœur Laura. **Fernand** était originaire de Grande-Rivière, en Gaspésie. Il était arrivé à Québec à l'âge de 13 ans, chez son oncle et sa tante qui étaient aussi ses parrain et marraine. Leur mariage a été béni à Rivière-Ouelle, le 4 octobre 1947. Leur premier enfant, **Jean**, est né à Sillery et le deuxième, **Claire**, à Québec dans le quartier Montcalm. Le couple Moussette compte 4 petits-enfants; **Philippe et Julie** (Jean) ainsi que **Pierre et Dominique** (Claire). Philippe est un spécialiste en astronomie. Vous en connaîtrez davantage sur lui dans les pages suivantes. **Fernand** a travaillé pour le gouvernement fédéral tout au long de sa carrière. Il travaillait pour le ministère, responsable des pensions de vieillesse et des allocations familiales. Il est décédé en décembre 1974 et inhumé au cimetière Belmont.

Parents : François et Alma Déry

François est né à Rivière-Ouelle, en 1875 et Alma, en 1880, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. C'est à cet endroit qu'eut lieu leur mariage, le 10 janvier 1899. Ils ont élevé leur famille sur le bien de son père, Jean-Baptiste. François est issu d'une famille de 9 enfants dont il est le 6^e. On retrouve 13 enfants issus du couple François et Alma : Irène (1900), Lumina (1901), Jean-Baptiste (1903), Amanda (1904), Alice (1905), Marie-Louise (1906), Léopold (1908), Aristide (1910), Robert (1912), Adrienne (1914), Laura (1916), Simonne (1917) et Marguerite (1920). Tous les enfants ont vus le jour à Rivière-Ouelle. Simonne et Marguerite indiquent que leurs parents ne sortaient pratiquement jamais. Ils recevaient plus souvent qu'à leur tour. Alma rendait visite à ses parents une fois par année, à Sainte-Anne-de-La-Pocatière.

François a exercé le métier de cultivateur, suivi par la suite de son fils Léopold, mon père. Il a su, au cours d'une journée de printemps, qu'il devait payer une dette contractée par son père Jean-Baptiste, avant la fin de la journée. Il est parti à cheval, pour Sainte-Hélène, afin de régler l'emprunt dû à la famille Laplante et ainsi pouvoir conserver la terre. Il a également racheté la terre de son frère Joseph qu'il a donné à son fils Robert par la suite.

Alma est décédée la première, en janvier 1943. François ira la rejoindre dans le lot familial en septembre 1950. Les deux furent inhumés à Rivière-Ouelle. François fut le dernier, à Rivière-Ouelle, à être transporté dans un corbillard tiré par deux chevaux. Il était un amoureux de la race chevaline et ses dernières volontés portaient cette demande.

Grands-parents : Jean-Baptiste et Symphorienne Laplante

Jean-Baptiste (Jean-Baptiste et Adélaïde Lévesque) est né à Rivière-Ouelle, en 1840 et son épouse à Kamouraska, en 1845.

Ils se sont mariés à Kamouraska, en juillet 1863 et vécurent à Rivière-Ouelle jusqu'à leurs décès ; en mars 1920, pour Jean-Baptiste et avril 1894, pour Symphorienne. Jean-Baptiste convola en secondes noces avec Éloïse Gagnon, en juin 1896.

9 enfants sont issus du premier lit et aucun du second lit. Il s'agit de : Joseph (1866), Pierre (1868), Léontine (1869), Aristide (1871), Amanda (1873), François (1875), Jean-Baptiste (1881), Anna (1883) et Amédée (1885). Jean-Baptiste a exercé le métier de cultivateur sur le bien paternel.

On raconte qu'il s'occupait beaucoup de politique, pour les rouges. Il eut, semble-t-il, beaucoup de problèmes avec le curé de la paroisse qui était du côté des bleus, comme la majorité des membres du clergé de l'époque.

Métiers des autres membres de la famille

Cultivateur

Léopold et Robert

Cordonnier et marchand de chaussures

Aristide

Il fut également maire de Saint-Vallier de Bellechasse jusqu'à son décès

Enseignante

Lumina et Marie-Louise (religieuse de la Congrégation de Notre-Dame)

Chapelière et couturière

Alice

Infirmière

Laura

Anecdotes

Mère Alma avait un petit cahier noir dans lequel elle notait chaque naissance de ses enfants, en y indiquant le nom, la date, l'heure et la température de la journée. Marguerite fait mention qu'elle est la seule où les détails ne

Sont pas indiqués. Étant la dernière, grand-maman a peut-être voulu changer les habitudes pour mettre fin à la famille.

À cette époque, il arrivait souvent que plusieurs familles demeuraient ensemble à la maison paternel. La maison des Richard ne faisait pas exception à cette tradition..

Marie-Louise est entrée chez les religieuses vers l'âge de 18 ou 19 ans. Lors de ses séjours à Rivière-Ouelle, elle demeurait au couvent, dirigé par des sœurs de la même communauté. Elle devait obtenir la permission du curé pour rendre visite à ses parents. Elle était toujours accompagnée d'une compagne. Le dimanche était la seule journée où il lui était possible de voir son père parce qu'il travaillait tous les autres jours.

Simonne mentionne au sujet des permissions de sortie : « Nos permissions étaient de faire les commissions chez Georges Michaud, aller à l'église et au couvent » et d'ajouter « on aimait le carême et le mois de Marie, on sortait après le souper ».

« Mon père faisait son carême. Il allait bûcher le bois, au 7^e, pis là comme il faisait le jeûne, le matin il prenait son souper parce qu'il avait droit à 8 onces, le midi il prenait son dîner, le soir, il avait droit à 2 onces » de dire Marguerite. Le midi, il pouvait manger à sa faim. Il marchait à pied pour se rendre à sa terre à bois, située deux paroisses plus haut. Il n'était pas frileux, le père François. La prière du carême se récitait à tous les soirs.

Le mercredi des cendres, Alma faisait des galettes aux patates dans le fourneau. Les dégustateurs ajoutaient du beurre pour relever le goût. Le café était préparé avec des croutes de pain grillé.

Le mardi-gras et la mi-carême étaient soulignés à cette époque. Les gens se déguisaient et allaient d'une maison à l'autre. Les gens dansaient. Chaque maisonnée devait essayer de découvrir les personnes sous les masques. Chez les Richard, les enfants ne se déguisaient pas.

Une tradition, fort étrange, existait à la Saint-Valentin. Les gens s'envoyaient des lettres de bêtises sans signature, pour se défouler. Tous et chacun tentaient de deviner l'origine de la lettre ce qui devait engendrer parfois des conflits lorsque l'on se trompait de personne. Je préfère celle d'aujourd'hui qui laisse moins d'ambiguïté sur la personne.

Marguerite mentionne qu'elle se servait de branches de saule pour se confectionner des instruments de musique qui ressemblait à des flûtes.

Robert et Aristide furent chantres à l'église de la paroisse. La musique n'est pas le domaine où les descendants de François se sont démarqués au fil du temps.

Il était sacré pour Alma d'assister à la messe des 1^{er} vendredi et samedi du mois. Marguerite indique : « Ils disaient, dans ce temps-là, que si tu faisais les neuf premiers vendredi du mois, ils étaient assurés de pas mourir sans les derniers sacrements. Elle avait raison ma mère puisqu'elle a reçu les derniers sacrements du curé de la paroisse avant de mourir. Papa François s'était rendu au presbytère quérir le curé et celui-ci de lui mentionner qu'il ne devait normalement pas être là car il devait aller dîner chez un ami.. Il n'en tient qu'à vous de maintenir cette croyance ».

François ne semblait pas être un avant-gardiste, sûrement à cause de sa pauvreté. L'hiver suivant son décès, Léopold entreprit des transformations à la maison. C'est à ce moment qu'est apparu l'électricité dans la maison. Mon arrivée a amené beaucoup de changements dans la famille. 1950, quelle année inoubliable!

La famille Richard lisait les journaux « le Soleil » et « L'Action catholique ». François était abonné au « Soleil » et son frère, Joseph, à l'« Action catholique ». Les deux étant voisins s'échangeaient les journaux. François empruntait les lunettes de sa femme pour lire. Une paire suffisait pour les deux dans ces temps durs. « Si tu lisais le Soleil et l'Action catholique, tu allais au ciel » d'ajouter Marguerite.

Aristide fut le plus politisé de la famille de François et Alma. Il s'occupait des élections et faisait de la cabale en faisant du porte en porte. Il fut plus tard maire de la municipalité de Saint-Vallier de Bellechasse. Ses frères furent plus discrets. Il ne faut pas être surpris que le goût de la politique, pour la famille Richard, suit son cours encore aujourd'hui dans la descendance.

Simonne m'informe que la famille devait dire « 1 000 Ave » le soir du 24 décembre avant la messe de minuit. On terminait et débutait l'année en récitant le chapelet. Il ne faut pas oublier le chapelet, en famille à tous les soirs.

Noël était célébré en allant à la messe de minuit. Les cadeaux ne faisaient pas partie de la tradition à ce moment mais au retour de la messe, maman servait un bouillon de poulet et des galettes. La veille de Noël était jour de jeûne.

Le jour de l'An était un plus grand événement. Les enfants recevaient parfois des fruits comme cadeaux, selon la richesse du moment. Cette journée était marquée par la visite des frères, sœurs, oncles, tantes, neveux et nièces. Cette tradition s'est perpétuée quelques années après le décès de mon père, Léopold en 1970. Mon père allait chercher la famille en traîneau à cheval. Grand-papa, François, demeurait à la maison pour accueillir les gens. « Ma tante Léontine et mon oncle Panthaléon arrivaient la veille de Noël et repartaient le lendemain des rois » de préciser Simonne. On comptait jusqu'à trois tablées, tellement il y avait du monde.

Le samedi saint marquait la fin du carême. Alma préparait un jambon fumé pour le repas du midi. Au sortir du carême, tous étaient très heureux de se mettre de la viande sous la dent.

« Maman prenait un œuf, perçait les bouts, soufflait le contenu et versait du sucre à la crème dedans. Ensuite elle enlevait la coquille et ça faisait un œuf de Pâques » nous apprend Simonne.

Je remercie mes tantes Simonne et Marguerite pour leur accueil chaleureux. J'ai senti, chez elles, le plaisir de se remémorer tous ces événements passés et présents. Je remercie, de façon spéciale, ma sœur Cécile qui a participé à cette belle entrevue. Vous pouvez constater que l'histoire s'écrit à tous les jours par des personnes dont les noms n'ont pas besoin de faire la manchette des journaux ou de la télévision. Nous marquons l'histoire dans tous nos gestes. J'ai appris beaucoup de choses sur l'histoire de mes ancêtres. Quelle richesse!

Entrevue faite par Guy Richard

D'autres entrevues sont prévues au cours des prochains mois et feront l'objet de parution dans votre journal « **Entre Richard** »

*Rassemblement de l'Association des Familles Richard
12 septembre 2004
Saint-Jean-sur-Richelieu*

Il voit mal mais loin

Le handicap visuel de Philippe Moussette ne l'empêche pas de contempler les étoiles.

Philippe Moussette, de Cap-Rouge, souffre d'un mystérieux handicap visuel. Il est incapable de fixer ses yeux sur quelque chose : ils bougent tout le temps. Mais cela ne l'empêche pas de regarder tout l'univers à la fois. Il est même devenu spécialiste des étoiles filantes, des aurores boréales et bien sûr de la planète Mars, la grande vedette astronomique du jour.

« Le premier humain y mettra les pieds autour de 2030, prédit tout de go le jeune homme de 25 ans. Il lui faudra alors seulement trois mois pour l'atteindre, au lieu des deux ans actuels. Parce que les fusées seront alors équipées de moteur au plasma. »

Ce n'est pas la première fois que ce garçon fait des prédictions étonnantes. Et attention! Ce ne serait pas la première fois non plus qu'elles se réaliseraient, advenant que ce soit le cas. Il a déjà été presque le seul à avancer la date d'une éventuelle éclipse de 24 heures... et avoir raison.

Philippe Moussette fonde des clubs d'astronomes amateurs – voir son site à www.geocities.com/photo_geo. Il organise des conférences avec Hubert Reeves et autres astrophysiciens de haut vol. Il en donne lui-même, dans les écoles surtout. Mais il passe surtout son temps à photographier les aurores boréales et les étoiles filantes, qui n'ont plus aucun secret pour lui. Non plus que les météorites du reste. Celui qui vient de se désintégrer au dessus de l'Espagne, il y a quelques jours, filait à 60 kilomètres par seconde; précise-t-il avec enthousiasme.

Le handicap visuel de Philippe est « un trou noir » médical, explique le garçon. Personne ne sait d'où ça vient et comment y remédier. Il a pris le parti de vivre avec. « Ça me ralentit dans certaines choses, comme dans les études par exemple. Mais ça ne me ralentit pas dans mes passions. » Il étudie actuellement l'administration au cegep, tout en travaillant pour une agence de télémarketing. Il trouve cette combinaison idéale pour lui. Surtout qu'elle lui permet d'acheter des caméras!

Le siècle de Mars

La patronne de Triskell, son employeur, s'est demandée s'il pourrait travailler sur ordinateur, le jour où il lui a sollicité un boulot. Philippe a su convaincre Valérie Le Héchau de l'embaucher. Et elle a vite constaté qu'il ne fait pas les choses comme les autres mais qu'il les fait. « Il est particulièrement débrouillard et particulièrement attachant », confie la dame.

Philippe scrute l'univers 12 mois sur 12. Mais il est actuellement dans sa saison préférée. « Les plus beaux ciels sont ceux de l'hiver, dit-il. On y voit plus d'étoiles et elles sont plus brillantes. Alors que l'été embrouille un peu le firmament. »

Question incontournable ces jours-ci : pourquoi diable toute cette excitation autour de Mars?

« Parce qu'elle est la seule planète habitable possible à portée de nous, s'enflamme le jeune homme. Il y a très certainement de la vie ailleurs dans l'univers, dans Andromède (constellation de l'hémisphère boréale), par exemple. Mais c'est à une distance de 2,5 millions d'années-lumière. » Ce qui veut dire que même une image qui nous en parviendrait aujourd'hui montrerait une époque déjà vieille de 2500 siècles!

Aller plus loin

L'astronome amateur est d'accord avec les spécialistes du ciel qui sacrent le XXI^e siècle celui de la planète Mars. « L'homme a toujours besoin d'un grand défi, dit-il. La Lune, c'est maintenant réglé une fois pour toutes. Il est normal de vouloir aller plus loin. Et il est fabuleux que les quatre seules sondes à avoir jamais touché Mars aient été toutes américaines, sur les centaines qui y furent envoyées. Il serait étonnant qu'on y découvre des surprises. Mais il vaut néanmoins la peine d'explorer cette planète qui pourrait être à la fois notre passé et notre avenir. »

Ce n'est pas Mars, la planète la plus proche. C'est Vénus, rappelle le jeune homme. Sauf que Vénus n'est pas approchable, parce que trop brûlante. Qui a dit que les femmes viennent de Vénus?

Article paru dans le Soleil, samedi 10 janvier 2004, Alain Bouchard

Note : Philippe Moussette est le petit-fils de Simonne Richard

NOUVEAUX MEMBRES

294. Jeannine Fougère (Léo Richard), Québec source : Pierre, Cap-Saint-Ignace
295. Frédéric Richard, Pointe-du-Lac source : Inconnue
296. Alexandre Richard, Saint-Basile source : Pierre, Château-Richer
297. Liette Richard, LaSarre source : Pierre, Cap-Saint-Ignace
298. Benoît Richard, Cap-Rouge source : Pierre, Château-Richer

LA PETITE HISTOIRE DES RICHARD

Quand j'étais enfant, je m'imaginai que mes ancêtres avaient sûrement dû être des princes ou des ducs qui avaient vécu dans des châteaux. Je rêvais qu'un jour un parent éloigné très riche viendrait nous chercher et nous inviterait à partager ses richesses.

Ce n'était que rêverie d'enfant. Il n'y a que dans le monde de Disney que les rêves deviennent réalité.

Mais voilà que j'ai trouvé ma branche dorée chez les Richard. Bien oui, ce n'était pas pour rien qu'ils portaient le nom de Richard. C'était des gens privilégiés proches de la Cour et du Roi.

En effet, le premier ancêtre Richard que l'on peut retracer : Jean Richard, Sieur de Roumefort et Bellevue, est receveur des tailles pour le roi Louis XIV.

On peut se poser la question : « Qu'est-ce que c'étaient ces tailles-là? »
« La taille royale était un impôt direct réparti entre les sujets non privilégiés, les roturiers jusqu'en 1789. »

On suppose donc que Jean Richard, qui était receveur des tailles, était un sujet privilégié et qu'il devait être exempté de taxes et d'impôts. Ce qui n'est pas le cas des Richard d'aujourd'hui.

En traversant l'océan Atlantique, il semblerait que les Richard aient perdu leurs privilèges et doivent maintenant payer taxes et impôts. Ce ne sont plus eux les collecteurs. D'autres s'occupent aujourd'hui de les collecter avec « gentillesse ». Ce qui n'était pas, semble-t-il, le cas de tous les collecteurs de l'époque. L'ancêtre, lui, n'était pas collecteur, il était receveur.

La taille pouvait être personnelle et porter sur les personnes en fonction et leurs revenus supposés ou réels portant alors sur les terres. Les collecteurs de la taille se montraient souvent odieux avec les imposables qui étaient en majorité de pauvres paysans.

Mais revenons à Jean Richard, receveur de la taille pour le roi Louis XIV. Il résidait en Saintonge, une ancienne province de France qui correspond aujourd'hui à la Charente-Maritime « centre-est en bordure de l'Atlantique ».

Parce qu'à cette époque comme aujourd'hui on ne mélangeait pas « les torchons avec les guenilles » Sieur Jean Richard choisit son épouse parmi les gens de sa classe sociale. Il épousa Marie Martineau qui était la fille de Noble Guillaume Martineau, échevin, et de Françoise Roze.

Ce n'était pas trop mal pour les origines de la famille : un fonctionnaire du Roi et la fille d'un Noble.

Ce Jean Richard fut enterré à Saint-Maur. L'église et le cimetière de Saint-Maur sont aujourd'hui disparus. On sait que lors de la révolution française beaucoup d'églises furent affectées à d'autres fonctions que celles pour lesquelles elles avaient été érigées. Celle de Saint-Maur ne fit pas exception. Elle fut fermée par les autorités révolutionnaires en 1791. Elle servit ensuite d'atelier de tonnellerie et d'édifice de la Bourse jusqu'en 1901. Ce qui veut dire que, si un jour, il vous prenait l'idée d'aller vous recueillir sur le tombeau de votre ancêtre, il est presque sûr que ce serait une entreprise vouée à l'échec.

Ce premier Jean Richard eut, d'après les archives, quatre enfants, dont Jean, sieur de la Frenandrie ou Ferlandrie.

Ce Richard à l'époque avait son propre blason. Il se décrivait ainsi : « D'argent à une face de gueule chargée d'un croissant d'argent, accompagné en chef de deux étoiles d'azur et en pointe d'un merle de sable bequé d'or ».

Il est évident que ce Seigneur de la Frenandrie tenait une place importante dans la société de l'époque. Sans être au haut de l'échelle sociale, il n'était sûrement pas en bas non plus.

On peut lire dans les archives en 1617 « Monsieur Maître Jean Richard, sieur de la Frenandrie, receveur des tailles et des aides, conseiller du Roi en l'élection » : Le 22 octobre 1619 on fait les fondements de la porte Saint-Louis, appelée Porte Royale, par le Duc D'Epernon. On trouvera une belle source d'eau vive à laquelle le maire Jean Richard fit faire un bassin d'or. « Peut-être est-ce pour cela que Borromée a travaillé à l'aqueduc? Serait-ce génétique? »

Jean Richard était alors maire et capitaine de la ville de Saintes; receveur des dîmes.

Il avait épousé Anne Bertrand de qui il eut 3 enfants; Jean, Rosa, Antoine. Jean, l'aîné, était Sieur de la Frenandrie, Seigneur de Saint-Antoine- du Bois et Chassac, conseiller du Roi, Maître particulier des Eaux et Forêts de Saintonge et Auris, pair et échevin de la ville de Saintes.

Il épousa Marie-Madeleine Esnaud, fille de Guillaume, premier du nom, Seigneur de la Clisse, Conseiller au présidial, et de Madeleine Chaloux. Ils eurent 5 enfants.

À la deuxième génération, nous retrouvons Antoine, Sieur des Auges. Il épousa en premières noces Olive Nouel en 1643, de qui il aura 2 enfants : Anne et Pierre.

Celui-ci traversera l'Atlantique et sera l'ancêtre des Richard d'Amérique.

Antoine épousa en deuxième noces Marie Monay de qui il aura 2 enfants; Guillaume et Catherine.

LES RICHARD D'AMÉRIQUE

Pierre Richard décida de tenter l'aventure en Nouvelle-France.

Quelles étaient ses motivations? Était-ce son oncle qui avait hérité du titre et des biens de la famille? Peut-être que son père n'avait pas de biens à lui transmettre; ou peut-être, tout simplement, avait-il le goût de l'aventure?

Ce sont des informations que nous n'aurons sûrement jamais. Ceux qui seraient en mesure de répondre à ces questions se sont déjà tus depuis trois siècles.

On ne sait pas la date exacte de son arrivée au pays. La seule information que nous avons nous indique l'âge qu'il avait lorsqu'il s'embarqua pour la Nouvelle-France. Il était âgé de 24 ans.

Entre 1670 et 1673, on ne retrouve aucune trace de Pierre Richard. Probablement qu'en arrivant au pays « comme les programmes sociaux étaient peu développés à l'époque » il dut trouver rapidement un travail afin d'assurer sa subsistance. Il dut faire comme tant de jeunes hommes : louer ses bras à un colon déjà établi afin de l'aider au travail de la terre en attendant d'en obtenir une pour lui-même.

(suite p. 12)

Il ne faut pas oublier qu'à l'époque on vit sous le régime seigneurial. Les terres appartiennent au Seigneur et celui-ci les fait exploiter par un censitaire qui lui doit des redevances en échange.

Le 5 février 1673, il obtient une concession dans la seigneurie Vincelotte. Ce contrat fut passé par le notaire Becquet dans la maison de Geneviève de Chauvigny à Québec.

Cette seigneurie avait été donnée et concédée à dame Geneviève Chauvigny par Jean Talon qui était alors intendant de la Nouvelle-France : « Une lieue de terre sur autant de profondeur à prendre sur le fleuve St-Laurent depuis Cap-St-Ignace ».

Note : Je m'arrête ici dans la présentation de Pierre puisque des documents ont déjà été publiés sur ce personnage

Plus tard, elle donna à sa seigneurie le nom de Vincelotte, en souvenir d'une petite commune de France d'où venaient les Chauvigny.

Lambert Richard, fils de Pierre le 2^e, épousa Françoise Hudon-Beaulieu « 12 enfants ».

Son fils Louis-Marie, forgeron, est né et décédé au Cap-Saint-Ignace. Il avait épousé Victoire Dagneau-Laprise : « 12 enfants ».

Louis Richard, dit Bidou, forgeron, bedeau, journalier. Probablement pas de terre. Né en 1786 à Cap-Saint-Ignace, décédé et inhumé à Québec. Son épouse Olive Fournier, fille de François Fournier et de Marie-Louise Hainse, décéda 32 ans plus tard à Rivière Madeleine où elle avait suivi son fils Irénée.

LES RICHARD DE GRANDE-VALLÉE ET DE MADELEINE

Les deux enfants qui nous intéressent le plus sont Auguste-Romarc et Irénée. Ils sont les ancêtres directs des Richard de Grande-Vallée et de Madeleine.

Auguste-Romarc est né au Cap-Saint-Ignace en 1828. On ne sait pas grand chose de son enfance. Cependant, on sait que le 11 janvier 1853, à Québec, il épousa Calixte-Scholastique Mathurin de St-Thomas de Montmagny. Elle décéda à Grande-Vallée en 1894. On suppose donc qu'Auguste résidait à Québec à l'époque de son mariage.

L'automne et le début de l'hiver précédant son mariage avaient été exceptionnellement doux. Le curé écrivait dans ses notes : « L'automne de 1852 a été extrêmement doux. Les animaux ont trouvé une partie de leur vie dans les champs jusque vers le 15 novembre et la fin de novembre il est tombé un peu de neige qui a disparu entièrement. Le temps s'est remis au doux, point de gelée. Les cultivateurs ont labouré aussi commodément que dans le mois d'octobre. Chez Paulette Guimon, ils ont labouré à deux charrues jusqu'au 16 décembre. Plusieurs autres places ont fait de même et on pouvait le faire partout. Il ne gelait ni le jour ni la nuit. Les rivières étaient libres comme dans le mois d'octobre et les petits bâtiments auraient pu naviguer à Québec jusque vers le 16 décembre aussi commodément que dans le commencement de novembre. La neige a pris le 19 décembre au soir et l'hiver a continué. »

À quel moment Auguste-Romarc s'est-il dirigé vers Grande-Vallée?

Son frère Irénée l'avait précédé de quelques années. Est-ce lui qui l'a incité à venir sur une terre et y vivre de la culture et de la pêche? Je ne le sais pas et ne le saurai probablement jamais. Alors on ne peut que s'en tenir aux peut-être... peut-être que...

Le 26 juillet 1860 il est présent au baptême de son fils Napoléon, à Grande-Vallée. Il doit y être arrivé à la fin de l'année 1859, car il semblerait qu'en juillet 1859 il était encore à Québec.

GRANDE-VALLÉE `À SES DÉBUTS

Nous allons laisser les Richard pour un bout de temps et nous allons essayer de voir à quoi ressemblait Grande-Vallée à ce moment et quelles étaient les occupations du petit groupe de famille qui s'y trouvaient.

La seigneurie de Grande-Vallée des Monts-Notre-Dame a été concédée par le Comte de Frontenac au Sieur François Hazeur en 1691.

François Hazeur était un marchand bourgeois de Québec. La Seigneurie avait 2 lieues de front (8 km) et une profondeur de 3 lieues.

Ce premier Seigneur n'a jamais résidé à Grande-Vallée et on ne sait pas s'il s'y est même un jour arrêté. Cette famille Hazeur était originaire de Belgique et appartenait à la noblesse. François Hazeur, père, arriva en Nouvelle-France un peu avant 1668 avec sa femme et ses 5 enfants. François Hazeur, fils, s'établit à Québec et ne tarda pas à faire un commerce considérable pour l'époque. On disait que sa maison était la plus belle de la Basse-Ville de Québec.

Durant l'été 1697, Frontenac accordait à François Hazeur et Denis Riverin l'Anse de l'Étang. Ils voulaient y exploiter une carrière d'ardoise. Cette exploitation fut reprise une trentaine d'années plus tard par Michel Sarrazin, gendre de François Hazeur. À sa mort, il laissa la Seigneurie à ses enfants, Pierre, Thierry et Marie-Anne.

En 1725, ils louèrent la Seigneurie à Jean-Baptiste Gatien de Québec qui voulait y faire la pêche à la morue. Malheureusement pour lui certains marchands l'y avaient précédé. L'intendant Bigot dut alors intervenir afin de régler la différent entre ces groupes de commerçants. Monsieur Gatien n'eut droit qu'à la grève et à une installation pour 7 chaloupes, lui qui en avait affrété quatorze. Cependant, on lui accorda le droit exclusif de pêche à la Rivière Madeleine et à l'Anse de l'Étang. Par les archives, on sait qu'il poursuivit la pêche au moins jusqu'en 1732.

À la conquête anglaise en 1760 la plupart des seigneuries furent abandonnées. Elles passèrent ensuite à des marchands, des fonctionnaires ou des militaires anglais. La seigneurie de Grande-Vallée fut concédée à Brice McCumming.

Durant les années qui ont suivi la fin du régime français, on ne trouve pas d'informations quant à l'organisation des pêches sur le territoire de la seigneurie. Apparemment il n'y eut pas d'installations permanentes.

Alexis Caron, à cette époque vivait à Saint-Jean-Port-Joli avec sa femme Angélique Frigault et ses enfants : Jean-Baptiste, Adèle, Justine et Clarisse. Comme plusieurs de ses concitoyens, ils vivaient de la pêche.

Plusieurs d'entre eux se rendirent vite compte que la pêche était plus rentable dans le Golfe que dans leur région. Alors, ils partaient chaque printemps pour le bassin de Gaspé et ne revenaient qu'à l'automne. Ils s'abritaient dans de petites cabanes qu'ils laissaient sur place en partant.

Au printemps de 1841 Alexis Caron, à son départ de Saint-Jean-Port-Joli, était accompagné de sa femme et de ses enfants. Était-il ennuyé ou avait-il simplement l'idée de s'installer à Grande-Vallée de façon permanente? On n'en sait rien. La rumeur veut que l'hiver de 1841-42 fut très rigoureux. Peut-être qu'il fut très difficile pour la petite famille? Toujours est-il qu'à l'automne de 1842 Alexis est en route pour Saint-Jean-Port-Joli avec sa famille.

(suite p. 14)

La navigation se faisait à la voile. On était à la merci des éléments. En approchant de Grande-Vallée une tempête s'annonça. Un grand vent froid souffla. Alexis fut forcé de s'arrêter et de s'abriter en pensant pouvoir repartir quelques jours plus tard. Mais les jours passèrent, le froid s'installa et ils durent faire face à la dure réalité : passer un hiver dans un abri de fortune sur le bord de la rivière.

Ils avaient quelques provisions qu'ils avaient achetées avant leur départ de Grande-Vallée. Avec les lièvres et les chevreuils qui, semble-t-il, étaient abondants à l'époque ils réussirent à survivre. On dit qu'ils transportaient avec eux un petit poêle à bois, ce qui leur aurait permis de chauffer leur abri et de cuire leur nourriture durant ce long hiver.

Au printemps, Alexis monta à Saint-Jean-Port-Joli chercher ses biens. Il avait décidé de s'établir de façon permanente à Grande-Vallée et d'y faire la pêche. Il ne resterait, l'automne arrivé, qu'à descendre le produit de la pêche au bassin de Gaspé et à rapporter des provisions en retour.

En 1843, le même printemps, Étienne Fournier de Saint-Thomas-de-Montmagny arriva avec sa famille à Grande-Vallée pour y rester. Les familles d'Alexis et d'Étienne ont vécu seules à Grande-Vallée durant 4 ans.

S'ajoutèrent à cet embryon de communauté Pierre et François Miville, suivis peu de temps après de Simon et Vital Fournier. Quelques pêcheurs s'ajoutaient, défichaient un petit lopin de terre et vivaient de la pêche de mai à octobre.

À l'automne 1847, le poisson était prêt pour le voyage à Gaspé. On prépara le bateau et on chargea le poisson.

D'après le récit d'une madame Lavergne dans les Glanures gaspésiennes, le bateau provenait d'un équipage qui, après avoir dû abandonner leur bateau à Sainte-Anne-des-Monts, avait pu avoir un bateau qu'on appelait un long boat.

Arrivés à Grande-Vallée, ils jetèrent l'ancre et débarquèrent pour enterrer un matelot irlandais sur le bord de la rivière. Étienne Fournier leur aida. Il semble que c'était durant une tempête de neige. Le capitaine laissa le long boat à Étienne Fournier et tout l'équipage se rendit à Gaspé. Le long boat resta donc presque un an à terre. C'est ce bateau qu'Étienne Fournier décida d'utiliser pour faire la livraison du poisson l'automne suivant.

On embarqua la cargaison. Étienne Cartier était accompagné de sa fille Caroline, de Madame Gualbert Lavergne et de Jean-Baptiste Caron qui avait 15 ans. En bas de Cloridorme une grande brise du nord-ouest soufflait. Le bateau prenait eau mais ce n'était pas inquiétant car il était muni d'une pompe. Cependant, on se rendit compte que la pompe ne fonctionnait pas. Les enfants s'étaient amusés à la remplir de petites roches. Le bateau s'alourdit et finit par chavirer en bas de Grand Étang. Jean-Baptiste seul, réussit à s'agripper à la quille et les autres périrent. Des pêcheurs de l'Anse-à-Valleau le recueillirent en fin de journée. Il refit ses forces durant quelques jours et revint à pied annoncer la nouvelle à tout le village.

Mme Étienne Fournier qui avait perdu sa fille et son mari, restait seule pour élever sa nombreuse famille. Tout le poisson fait durant la saison de pêche était perdu. Donc aucune provision pour l'hiver. Comment ces pauvres colons réussirent-ils à passer l'hiver? Ils durent lutter pour rester en vie. Il faut dire qu'ils étaient très croyants et on dit que « la foi peut transporter des montagnes ». Tous les dimanches ils continuèrent à se réunir pour dire le chapelet à l'heure où dans les églises on disait la messe.

Au printemps, une grosse baleine s'échoua sur le rivage. On la dépeça, on fit fondre le gras et on obtint de grandes quantités d'huile qu'on échangea contre des provisions lors du premier voyage de la goélette Langevin. Ils avaient

Ensemble traversé une période très difficile et cela avait sûrement servi à resserrer les liens de la jeune communauté.

Avec le temps, d'autres familles arrivèrent. Chacun choisissait son coin de terre, défrichait, cultivait. Tous étaient sûrs d'être installés sur des terres de la Couronne. À cette période, le premier installé sur une portion de terre en devenait propriétaire.

Un beau jour quelqu'un qui passait leur annonce la nouvelle qu'ils vivent sur une seigneurie et que le propriétaire va bientôt passer. Ils craignent tous qu'on les expulse. Cependant, le Seigneur se montre compréhensif et les assure qu'ils ne seront pas inquiétés.

En 1851, il concède une terre à Charles Collin contre 14 chelins par année de cens et de rentes foncières. C'est le lot 5 qui appartient à Cyrias Côté après être passé, je crois, de Marcel Côté à Cléophas Côté.

On suppose que les Richard arrivèrent en 1858 et 1859. À ce moment, on savait déjà que la Grande-Vallée-des-Monts était une seigneurie. Ils s'établirent plus à l'est. Peut-être croyaient-ils être hors des limites du territoire seigneurial? On y reviendra plus tard.

Pendant ce temps, le village se développait. On avait construit une chapelle. Un missionnaire venait visiter la communauté quelques fois par année.

En 1882, s'ouvrait la première école, 40 ans après l'arrivée des premières familles. On ne sait pas pourquoi il fallut tant de temps. Les municipalités scolaires avaient été créées en 1853. On devait prélever des taxes pour la construction et l'entretien de ces écoles.

La première école aurait été bâtie sur la terre de Messie Richard mais il n'existe aucun document le prouvant. Par la suite, elle aurait été déménagée sur le terrain actuel de M. Firmin Fournier.

Par contre, il y en a eu une sur la « côte blanche », près de chez Borromée Richard. Elle fut construite sur la terre de M. Louis Richard. Il vendit un terrain de 90X90 pour la somme de 8.00\$. Le contrat fut accordé à M. Joseph Côté pour la somme de 490.00\$. Par la suite, on construit une école à l'ouest; elle brûla et fut reconstruite en 1928. Une incendie la détruisit de nouveau en 1942. C'est dans ces écoles que les cours se dispensaient jusqu'à la construction du couvent en 1943. **(suite au prochain journal)**

Jacinthe Fournier

Note : Allocution prononcée lors de la fête presque improvisée pour la famille Richard, pendant la semaine des Lions, à l'été 1998.

Jacinthe, par sa grand-mère paternelle, Éliza, fille d'Auguste, est une descendante des premiers Richard de Grande-Vallée.

De l'épicerie à la mairie

Maurice Richard se dévoue au service de ses concitoyens

Maurice Richard a pratiquement été élevé dans l'épicerie familiale à Sainte-Angèle-de-Laval. Il a par ailleurs étudié en investigation judiciaire, poursuivant l'idée de devenir détective privé. Le maire de la Ville de Bécancour demeure imprégné de ces deux expériences dans la façon dont il aborde sa mission de service à la population.

L'homme qui a accédé au conseil municipal de Bécancour en 1971 est le deuxième d'une famille de 14 enfants. « Toute la famille devait travailler à l'épicerie », raconte celui qui est aujourd'hui un peu rebuté par l'idée de faire du vélo, pour avoir tellement pédalé pour livrer les commissions des clients à bicyclette, dans sa jeunesse. « C'est du commerce familial que vient ma philosophie de service aux gens », note M. Richard, qui est copropriétaire de l'épicerie avec ses deux frères.

Cette notion de service aux citoyens revient constamment dans le discours du maire, qui est aussi préfet de la MRC de Bécancour depuis 1996 et préfet du Conseil régional de concertation et de développement du Centre-du-Québec depuis le mois dernier. « Quand on est élu, c'est comme si on était prêt à la population. Ça part d'un principe de confiance. Un élu est quelqu'un que le citoyen a emprunté à temps plein. On est à son service », considère l'homme de 56 ans.

« Ça se gagne, la confiance, d'année en année. Ce n'est pas ce que tu as fait avant, c'est comment tu es accessible aujourd'hui qui compte. Si tu ne sers pas bien les gens qui sont là aujourd'hui, ils vont mettre quelqu'un d'autre à ta place. Il faut être disponible, accessible, et si on n'a pas la réponse aux questions des gens, on est chargé de les trouver », poursuit-il.

M. Richard dit se servir à tous les jours d'une méthode de travail inspirée par les techniques d'investigation judiciaire avec lesquelles il s'est familiarisé lors de sa formation à Montréal. « L'important, c'est le mobile », résume-t-il dans un langage emprunté au monde professionnel qui le fascinait, plus jeune. Le maire aborde donc les dossiers qui lui sont soumis en se concentrant sur le but de la demande.

Et il faut avoir déjà eu affaire à Maurice Richard pour témoigner de l'authenticité de son vœu d'accessibilité envers les citoyens. « Un appel téléphonique, ça se retourne la journée même », considère le maire qui accueille les bécancourois dans son bureau sans que ceux-ci aient à expliquer à la secrétaire le but de leur visite, et qui répond personnellement à son courrier, à la plume s'il-vous-plaît.

Le politicien artiste

Le commerce, la boucherie (il est diplômé de l'Institut national des viandes), la politique municipale et provinciale : le profil de Maurice Richard ne se limite pas à toutes ses facettes. L'homme politique est aussi un artiste suffisamment reconnu pour être invité à peindre à la résidence privée de la lieutenant-

gouverneure du Québec et exposer dans des galeries de la côte est américaine.

Le maire a commencé à peindre en 1976. « J'ai cherché longtemps un hobby. J'ai essayé l'équitation, le golf, le tennis. Puis avec le temps, j'ai réalisé qu'avec mes disponibilités, j'avais besoin d'un loisir qui ne demande pas la présence de quelqu'un d'autre. Je suis amateur de dessin depuis toujours, et la peinture est un médium qui me plaît », relate l'autodidacte dont la technique s'inscrit dans la lignée de l'impressionnisme.

Même s'il expose aux États-Unis depuis une dizaine d'années, Maurice Richard a tenu secrète, dans la région sa passion pour la peinture jusqu'en 2000. Il a choisi de dévoiler cet aspect de sa personnalité à ses concitoyens au tournant du nouveau millénaire. L'artiste participe à des symposiums, aime peindre à l'étranger dont au Mexique, par exemple, et a formé une association de peintres dont les membres se rencontrent une fois par mois pour critiquer leur production respective.

Le bureau de Maurice Richard, à l'hôtel de ville de Bécancour, est une sorte de palais de souvenirs, que le maire lui-même associe à son côté artistique. « Je suis un ramasseur! », dit-il. Derrière son bureau trône une galerie de photos qui témoignent de plusieurs rencontres qui ont marqué sa carrière. Celle qui retient particulièrement l'attention est celle où on l'aperçoit en compagnie de Lady Diana, qu'il a rencontré à Londres alors qu'il était député de Nicolet-Yamaska.

Sur une autre table figurent des objets provenant de divers pays. Et sur son bureau, un petit coffret de Thaïlande, un buvoir anglais et une de la multitude de paires de ciseaux qu'il a amassées depuis qu'il participe à des coupes de ruban pour procéder à diverses inaugurations. M. Richard inscrit cette idée de conserver les ciseaux avec lesquelles il a coupé des rubans dans ses « manies ». Un imposant panache indien dans un coin de la pièce et une horloge coucou sur un mûr complètent le décor dans lequel évolue le maire.

M. Richard a conquis les électeurs pour une première fois en 1971. Il a accédé à la mairie de Ville de Bécancour en 1976, pour y demeurer jusqu'en 1985, année où il fut élu député provincial. Réélu en 1989, il fut défait à l'élection de 1994. Les citoyens de Bécancour lui ont donné le mandat de la mairie en novembre 1995, pour le confirmer en 1999. « Ma vie, c'est la politique. Quand on me dit que je suis un politicien, ce n'est pas une insulte pour moi! », résume-t-il.

Que ferait-il s'il n'était plus en politique? « Je sais que je serais au service des gens », répond Maurice Richard.

Article paru dans le *Nouvelliste*, juillet 2003; Marie-Josée Montminy

La guitare sous toutes ses coutures

Une nouvelle méthode d'apprentissage de la guitare voit le jour

Cinq enseignants de la région avaient franchi un grand pas quand, en septembre 1982, ils ont mis sur pied une méthode d'enseignement de la musique qui a fait école. MusiContact a, depuis, passé dans les mains de 500 000 étudiants en musique à travers le Québec. Aujourd'hui, le quintette, formé d'André Béchard, Dorvalino de Melo, Guy Fournier, Jacques Milot et Gilles Richard récidive avec GuitareContact, une méthode pour les élèves qui désirent apprendre la guitare.

Pourquoi la guitare? Simplement parce que c'est peut-être l'instrument le plus universel. C'est certainement le plus populaire. Plus de 200 millions de guitare circulent dans le monde à l'heure actuelle. Et la demande pour des cours est constante. Cela établi, pourquoi une nouvelle méthode? Essentiellement parce que ces enseignants ont une expérience d'enseignement combinée de près de 150 ans. De cette expérience, ils ont appris les lacunes de l'enseignement actuel qu'ils ont tenté de combler avec leur méthode.

La caractéristique première qui la différencie de toutes les autres, nombreuses, disponibles sur le marché, c'est qu'elle permet d'apprendre la guitare classique et la guitare d'accompagnement simultanément. La méthode aborde tous les aspects de l'apprentissage de front. « On sait que des professeurs vont aborder la théorie musicale dès le début de l'enseignement et parce que c'est abstrait, le danger de perdre l'attention des étudiants est très grand, explique Gilles Richard, enseignant à la retraite. Par contre, on a pu voir d'autres approches où on se concentre uniquement sur l'apprentissage d'un instrument au détriment de la théorie musicale qui fait que des étudiants jouent d'un instrument mais sont incapables de lire ou comprendre la musique. »

Les promoteurs de la nouvelle méthode sont très conscients de l'importance pour les étudiants d'obtenir rapidement une gratification pour leurs efforts. C'est la raison pour laquelle le livre offre des pièces qu'ils sont en mesure de jouer à chaque étape de leur apprentissage. « Nous avons été chanceux de tomber sur une maison d'édition « Les productions boule de neige » qui avaient déjà les droits sur un grand nombre de chansons populaires, ce qui nous a permis de les inclure dans le livre », de spécifier Richard.

Pour agrémenter le tout, un CD contenant 80 pièces musicales a été intégré à la méthode ce qui permet aux élèves de s'exercer à l'accompagnement sur la version originale des chansons.

On a pu inclure toutes ces pièces en utilisant la technique du MP3. Cela, sans compter que l'aspect technique du jeu de la guitare est expliqué sommairement à l'aide d'illustrations explicites dans le bouquin, que des exercices de récapitulation garnissent chaque chapitre et que pour chaque nouvel apprentissage, on retrouve des pièces aux variables degrés de difficulté pour consolider le tout.

Les professeurs sont convaincus d'avoir entre les mains une méthode complète pour tous les débutants à la guitare. Le volume sera sur les rayons de tous les principaux magasins de musique au plus tard dans les semaines qui viennent puisqu'il est sorti des presses la semaine dernière. Les enseignants sont cependant confiants qu'il aura aussi sa place dans les écoles où les enseignants trouveront avec cette méthode l'outil idéal comblant les lacunes des autres méthodes déjà utilisées. L'expérience de MusiContact et son retentissant semblent vouloir confirmer leurs espoirs.

« L'avantage d'avoir travaillé en groupe, c'est chaque élément apporté par un ou l'autre devait passer par le tamis du jugement des quatre autres auteurs », de souligner André Béchard. Le volume I est conforme au travail normal d'une année scolaire complète. Les auteurs affirment qu'au terme de cet apprentissage de base n'importe quel élève sera en mesure de poursuivre son apprentissage par lui-même soit en approfondissant son apprentissage musical complet soit en procurant simplement des partitions.

« Nous avons également inclus la tablature, cette technique par laquelle on apprend aux étudiants à déchiffrer une partition de guitare par des schémas illustrant le manche de l'instrument, explique Jacques Milot. Ils sont donc en mesure de lire toutes les partitions pour la guitare offertes en magasin. Pour ce qui est des accords, ils ont dans notre méthode tout ce qu'il faut pour les bien comprendre et apprendre par eux-mêmes tous les accords qui ne sont pas enseignés directement dans notre volume. »

François Houde, Trois-Rivières

Concours

Oyé! Oyé! Les jeunes

Ce message s'adresse à vous

Je vous ai parlé, lors du dernier rassemblement à Rivière-Ouelle, que je débiterais une série d'entrevues auprès de certaine Richard faisant partie de la famille ou ayant un lien avec celle-ci.

Je propose à ce moment un concours auprès des jeunes, soit vos enfants ou petits-enfants. Nous leur demandons de nous acheminer un article relatant une entrevue réalisée par eux auprès de leur père, mère, oncle, tante, grand-père ou grand-mère en lien avec la famille Richard.

Cette entrevue devrait nous parler des informations suivantes :

Origine de l'ancêtre

Origine, date et lieu de naissance, endroit habité, métier, études, passe-temps favori de la personne présentée

Conjoint (e) : nom, date et lieu de naissance, mariage, métier

Noms des enfants et la date de naissance

Nom du père et mère, date et lieu de naissance, endroit habité, métier

Nom des enfants, date et lieu de naissance

Si décès, date et lieu et endroit de l'enterrement

Mêmes informations pour le grand-père et la grand-mère

Métiers des frères et sœurs de la personne présentée

Anecdotes familiales relatives aux façons de vivre au temps des Grands-parents, parents ou de celles de la personne présentée

Le concours s'adresse aux enfants de 15 ans et moins.

Nous remettrons annuellement un prix lors du rassemblement annuel de l'Association des familles Richard.

Le gagnant ou la gagnante sera choisi par le conseil d'administration de l'Association des familles Richard.

Marie-Louise Richard

Elle est née le 15 mars 1856 à Montréal, fille de Joseph Richard, boucher, et de Malvina-Suzanne Thomas ; le 1^{er} août 1877, elle épousa dans la même ville Calixte Brault et ils eurent 11 enfants ; décédée le 14 mars 1910 à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Deuxième d'une famille de 15 enfants, Marie-Louise Richard fréquente dès l'âge de cinq ans l'académie de la Visitation, dirigée par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. En 1863, elle entre comme pensionnaire au Mont-Sainte-Marie, puis trois ans plus tard, au pensionnat de Longue-Pointe, tenu par les sœurs de la Charité de la Providence, où elle ne demeure qu'un an. En septembre 1867, elle est envoyée au pensionnat Notre-Dame-des-Anges, établi par les Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs à Saint-Laurent. Très pieuse, Marie-Louise rêve de se consacrer à Dieu ; elle lit beaucoup, surtout des livres de spiritualité, et a une dévotion particulière pour Sainte-Thérèse d'Avila, qu'elle veut imiter. Malheureusement, à cause de problèmes de santé, elle connaît depuis plusieurs années de fréquentes hémorragies pulmonaires, elle doit quitter le pensionnat à quinze ans. Elle revient à la maison et sa santé s'améliore au point qu'elle peut faire son entrée au Carmel en 1875. Toutefois, ses ennuis de santé reprennent et elle doit laisser le Carmel après trois mois.

De retour à la maison, Marie-Louise Richard aide sa mère dans ses tâches quotidiennes. Elle fait bientôt la connaissance du notaire Calixte Brault, homme sérieux et bon chrétien, qu'elle épouse en l'église Sainte-Brigide le 1^{er} août 1877. Après un voyage de noces qui les mène au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, le couple s'installe rue Amherst, non loin des parents de la jeune femme. Le 1^{er} août de l'année suivante, Mme Brault donne naissance à son premier enfant. De 1880 à 1895,

elle en aura dix autres, dont deux mourront en bas âge. À compter de 1882, les Brault vivent à Pointe-Claire, où Calixte pratique sa profession.

La vie de Marie-Louise Brault n'aurait rien eu de bien différent de celle des femmes de son époque si des événements particuliers ne l'avait marquée. En effet, trois ans après son arrivée à Pointe-Claire, Mme Brault connaît ce que son biographe, le sulpicien Louis Bouhier, appelle « une prise de possession divine ». À compter de ce moment, elle se défait de ses parures, vend ses bijoux et ne porte plus qu'une simple robe noire; elle sort drapée d'une longue mante et le visage couvert d'une voilette noire. Tout en vaquant à ses occupations, elle vit en communication constante avec le Christ à qui elle s'offre en victime d'expiation pour le salut des âmes. Sa foi profonde se traduit par une grande charité et une générosité continuelle à l'égard des autres. Puis, en 1897, des phénomènes étranges commencent à se produire. Selon son mari, on entend des pas sur la galerie, des roulements de voiture autour de la maison, des détonations, des cris et des hurlements alors qu'il n'y a personne à l'extérieur ; les chaises se renversent avec fracas et les objets se déplacent d'eux-mêmes. Appelé sur les lieux à l'automne 1898, le curé de Pointe-Claire, François-Xavier Laberge, qui est le directeur spirituel de Mme Brault depuis 1886, voit un crucifix traverser deux pièces et tomber à ses pieds. Il informe l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési, de ces faits et ce dernier l'enjoint de réciter les prières de l'exorcisme. Le calme semble revenir, mais pas pour longtemps. Le docteur Albéric Lesage, gendre des Brault, écrit à compter du 23 novembre 1899 et jusqu'au 7 décembre 1902 un journal dans lequel il note presque quotidiennement ce qu'il voit ; ustensiles, livres, chandeliers qui se promènent dans la maison, chaises, couteaux, bouteilles et autres

objets qui vont frapper Mme Brault tandis que les autres membres de la famille sont épargnés. C'est aussi à compter de 1899, que le docteur Lesage constate sur le front de Mme Brault, une couronne de plaies au nombre de cinq. Le docteur Louis-Daniel Mignault, professeur à la faculté de médecine de l'université Laval à Montréal, vient corroborer ce témoignage ; « Elle portait au front une ligne de plaies profondes, d'où sortait du sang (...) Elle avait des plaies semblables aux mains, aux pieds et au côté. Ces plaies devenaient plus profondes pendant le carême.

Outre les vexations continuelles qu'elle subit, ces plaies qu'elle porte, Marie-Louise Brault ne mange presque pas et pourtant elle ne maigrit pas. Elle ne dort pas plus d'une heure la nuit. Elle a aussi de fréquentes extases qui peuvent durer quelques instants ou plusieurs heures. On lui attribue également le don de voir à distance, ce qui lui permet d'annoncer des événements qui viennent de se produire ailleurs et qui se révèlent exacts quand ils sont vérifiés.

Le cas de Mme Brault, que l'on peut associer à celui de stigmatisés plus connues comme sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse d'Avila, fait l'objet de grandes réticences de la part de la hiérarchie catholique. Mgr Bruchési, dans une lettre au curé Laberge, le 2 mars 1902, lui recommande d'être sur ses gardes. Il avertit également Mme Brault, le 18 mars ; « dans tous ces phénomènes prétendus surnaturels dont vous dites votre existence remplie il y a illusion entière, s'il n'y a pas autre chose plus pénible ». Cette réserve de l'Église est aussi partagée par les spécialistes des maladies mentales. Les études, qui devaient se multiplier au xx^e siècle, sur tous ces cas de phénomènes physiques étranges concluent que ceux-ci se manifestent chez les personnes d'une suggestibilité anormale et qu'ils sont en fait des symptômes d'hystérie. Pour le sulpicien Bouhier, qui a connu intimement Mme Brault pendant les huit dernières années de sa vie, celle-ci n'avait

rien d'une hystérique ou d'une hallucinée. « Douée d'un ferme bon sens, esprit clair et solide, âme simple et droite, (...) elle était incapable d'hypocrisie, de supercherie et de mensonge. »

Le cas de Marie-Louise Brault se prête à une double interprétation, selon les phénomènes que l'on retient. D'une part, il y a le fond pathologique sur lequel semble s'élaborer son expérience personnelle ; hémorragie pulmonaire à l'adolescence qui l'empêche de réaliser son désir de se consacrer à Dieu, « prise de possession divine » marquant une sensibilité exceptionnelle, stigmates, réduction excessive de la nourriture au point d'être proche de l'anorexie mentale et autres. Du point de vue de la psychologie, il est impossible, sans une analyse plus approfondie du cas, d'exclure tout rapport avec la névrose hystérique. Les phénomènes retenus se retrouvent aussi bien chez certains mystiques que chez les hystériques. Par ailleurs, du point de vue de la spiritualité, il n'est pas étonnant que l'identification au Christ souffrant puisse aller jusqu'à s'approprier dans son corps les blessures du Christ sous forme de stigmates : reste alors à se demander si l'on peut parler ici de « sublimation mystique » des symptômes présents dans la névrose hystérique. L'évolution spirituelle de Mme Brault a-t-elle permis de transformer les enthousiasmes du corps en énergie créatrice au lieu de les offrir au narcissisme du spectacle ? « Hystérie réussie » ou « névrose mystique » distinguera Antoine Vergote, « vérité » ou « imagination » se demandera Thérèse d'Avila, « quête de l'être » ou « possession » ? D'autre part, il y a le fond parapsychologique sur lequel s'articule la démarche spirituelle de Mme Brault ; psychokinésie, perception de voix, clairvoyance, précognition. Avec les recherches qui se font depuis le début du siècle, il est devenu de plus en plus difficile de donner à ces phénomènes une interprétation religieuse. Le fait que dans le cas de Mme Brault ceux-ci semblent toujours se produire en sa présence donnerait raison à Hans Bender, du Laboratoire de parapsychologie de

suite p. 22)

l'université de Fribourg-en-Brisgau, en Allemagne. Selon ce dernier, les phénomènes, dits étranges, seraient issus d'un processus inconscient encore mal connu, se manifestant chez la personne qui semble en être la victime. Plusieurs chercheurs en para psychologie ont tenté d'expliquer ce processus à partir du principe de Heisenberg, selon lequel l'observateur influence le phénomène observé. Il y aurait interaction entre le phénomène de la conscience du sujet et le système du monde physique. En conséquence, on pourrait admettre que certaines personnalités pourraient agir avec leur psychisme sur des objets du monde objectif, d'où le terme de psychokinésie. Quoi qu'il en soit des tentatives d'explication de ces phénomènes étranges, il est devenu difficile dans la culture contemporaine de recourir à ceux-ci pour étayer la « plus » ou la « moins » grande maturité de la démarche spirituelle de Mme

Brault, tant la spiritualité semble être davantage une voie vers la silence, qu'une production de phénomènes étranges. Indépendamment de la lecture postmoderne que l'on pourrait en faire, la spiritualité de Mme Brault a, à n'en pas douter, été façonnée par la spiritualité ultramontaine de l'époque, fondée sur l'acceptation et la recherche de la souffrance, et sur une piété démonstrative.

Huguette Filteau et Réginald Richard

Cette biographie de Marie-Louise Richard doit beaucoup à l'ouvrage du sulpicien Louis Bouhier. Une mystique canadienne ; vie extraordinaire de madame Brault, 1856-1910 ; ses lettres (Montréal, 1941), dans lequel on retrouve 80 lettres que cette dernière a écrites entre 1895 et 1910 à son directeur spirituel.

Source : Dictionnaire biographique du Canada

Le clapier Pan-Pan produit de vrais champions ... de la reproduction

Si vous avez suivi les péripéties du célèbre lapin des bandes dessinées « Bugs Bunnuy », vous savez que « Road Runner » était toujours le plus rapide. Mais ce n'est qu'une bande dessinée car dans la vraie vie, le lapin est toujours le plus rapide... surtout pour se reproduire : une portée aux 42 jours. Rien de moins.

Michel Richard et sa conjointe Fabienne Denoncourt les trouvent bien performants, leurs lapins. Dans le meilleur de leur jeune élevage, qui a débuté en 2000, leur clapier peut en compter jusqu'à 6000, de toutes les couleurs.

N'entre pas là qui veut. « Les lapins sont des animaux très nerveux. Ils sont très habitués à nous, maintenant et à tous les bruits que nous faisons mais s'il faut qu'ils entendent les pas d'un étranger, ça les affecte beaucoup », dit-elle. Or on peut facilement constater qu'un lapin est affecté lorsqu'il cesse de se reproduire... C'est une espèce de thermomètre à problème pour les éleveurs.

« Un jour, il y a eu des souris dans le clapier. Les lapins étaient terrorisés et ont ralenti de beaucoup la cadence de leur reproduction. Par réflexe de défense, il y a même des mères qui mangeaient leurs bébés », raconte Madame Denoncourt. Du même coup, les profits des cuniculteurs s'envolaient. Il a donc fallu éliminer les souris... et vite.

D'ailleurs ce couple qui travaillait en production laitière a eu quelques difficultés à démarrer son élevage de lapins. « Nous avons acheté tous nos lapins, pour démarrer, et aucun ne voulait se reproduire », se souvient Madame Denoncourt. Avec seulement 200 femelles et 30 mâles, tous trop nerveux pour se courtoiser, le couple se demandait bien comment il allait faire pour retirer un quelconque profit de sa nouvelle production.

Fort heureusement, il a pu bénéficier des conseils de l'éleveur de qui il a acheté le clapier. « Le problème n'était pas compliqué, c'est que nos lapins étaient non seulement dépaysés en arrivant chez nous, mais ils étaient aussi tous jeunes et aucun d'entre eux ne s'était reproduit une seule fois. Ils manquaient tout simplement d'expérience », raconte M. Richard qui rit encore de l'affaire aujourd'hui.

N'empêche que le couple a pu constater que les lapins inexpérimentés ne semblaient pas avoir de portées aussi nombreuses que les autres. Les nouveaux éleveurs ont vite compris que pour réussir la reproduction, il fallait mettre un lapin expérimenté avec celui qui ne l'était pas.

« Et dans le monde des lapins, on doit aller porter la femelle dans la cage du mâle pour que ça fonctionne, sinon, le mâle ne fera rien », précise Mme Denoncourt.

Les éleveurs ont été aussi rapides que les lapins pour apprendre les mécanismes reproducteurs de leurs animaux. Ils comptent donc aujourd'hui 400 femelles reproductrices dans leur clapier. « C'est l'objectif qu'on s'était fixé. Avec 200 femelles, tu ne vis pas mais à 400, on a de l'ouvrage pour deux amplement et on peut en vivre. »

Tous les petits « Bugs Bunny » du clapier Pan-Pan aboutissent au Club Price de Montréal au rythme de 250, par semaine. Mme Denoncourt raconte que la viande blanche et maigre du lapin, reçoit elle aussi le vote des ethnies. « Ils trouvent la viande bonne quand le lapin n'a pas plus de 5 1/2 livres même si le lapin peut facilement atteindre les 10 livres », précise-t-elle. Un peu comme le homard, la viande est plus tendre quand ils sont plus petits.

Il faut à peine 9 à 10 semaines pour qu'un lapin naissant devienne intéressant pour les chefs cuisiniers. À ce rythme, le clapier Pan-Pan arrive à produire 20 000 lapins, par année.

Cela demande beaucoup de soins. « Il arrive qu'une femelle puisse avoir 15 bébés d'un coup. Quand ça arrive, on en donne quelques-uns aux femelles qui n'en ont pas beaucoup », raconte M. Richard dont le rêve est de faire lui-même de la génétique de ses lapins. « Mais on hésite un peu avant de s'embarquer là-dedans parce que ça va tellement vite qu'il faudrait que quelqu'un soit derrière l'ordinateur toute la journée pour entrer toutes les données », croit Mme Denoncourt. C'est un pensez-y bien, en tous cas, quand on pense qu'une de leurs femelles a mis au monde 100 rejetons au cours de sa période de fertilité...

Le Nouvelliste, octobre 2003, article de Brigitte Trahan

Conseil d'administration 2003-2004

Président: *Guy Richard*
Vice-président: *Michel Richard*
Trésorier: *André Richard*
Secrétaire: *Cécile Richard*

Directeurs et directrices:
Aline Richard
Monique Richard
Joseph-Édouard Richard
Fernand Richard
Yvette Richard

Adresse de l'Association

Vous pouvez communiquer avec nous par courrier:
Association des familles Richard
C.P. 6700, Sillery (Québec) G1T 2W2
Internet: www.genealogie.org/famille/richard

Articles pour le journal

J'ai toujours besoin de vos articles pour agrémenter notre journal. Celui-ci sera d'autant plus intéressant si vous y collaborez. Alors n'hésitez pas à les faire parvenir à un des responsables du journal ou directement à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez me joindre par internet à :
yug_richard@hotmail.com

Appel aux généalogistes

Nous sommes constamment à la recherche d'informations d'ordres généalogiques sur une des souches Richard. Félix, notre archiviste, serait heureux d'en échanger afin de compléter les archives de l'Association et de mettre les généalogistes en communication les uns avec les autres. En partageant nos informations nous pourrions mieux retracer l'histoire des familles Richard et conséquemment, celle du Québec et de l'Acadie.

Donc si vous avez fait des recherches généalogiques que vous voulez faire partager ou compléter, communiquez avec :

Félix Richard

7777, boul. Lasalle app. 321

Ville Lasalle (Québec)

H8P 3K2 (514) 595-1259

Internet : felimado@sympatico.ca

Richard Guy
2335, des Meuniers # 201
Québec Qc
G2C 1R2

Objets promotionnels

Vous pouvez vous procurer un blason 5\$, une épinglette 5\$, un album souvenir 5\$, un disque 5\$ ainsi qu'une plaque d'automobile 10\$ à l'effigie de l'Association. Il est possible de vous les procurer en communiquant avec un membre du conseil d'administration ou à l'adresse de l'Association.

Vous pouvez nous rejoindre

Si vous avez des messages ou des informations à nous communiquer concernant des réunions de familles, des événements, n'hésitez pas à nous en faire part. Nous communiquerons l'information et le cas échéant, si possible, nous serons heureux de participer à l'événement ou à son organisation. Pour nous rejoindre, vous pouvez prendre contact avec n'importe quel membre du conseil d'administration de l'Association des familles Richard ou communiquer directement avec la secrétaire :

Cécile Richard

1530, rue du Nordet

Sainte-Foy

G2G 2A4 (418) 871-9663

Internet : crichard@oricom.ca

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 568561

Postes Canada
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresse à l'adresse suivante :
Fédération des familles-souches québécoises inc.
C.P. 6700, Succ. Sillery, Sainte-Foy (QC) G1T 2W2
IMPRIMÉ - PRINTED PAPER SURFACE